

La Ronde des Vivants

Florence Baudeneau

Florence Baudeneau

La Ronde des Vivants

© Florence Baudeneau, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9437-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sortie de route

« Voyez pour ceux qui marchent sur les routes. Il y a des époques où tous les cent pas vous trouvez un hérisson mort. Ils traversent les routes la nuit, par dizaines, hérissons et hérissonnes qu'ils sont, et ils se font écraser... » Giraudoux, I, 3, *Électre*.

Le camion, qui devait faire sa livraison hebdomadaire au marché d'Alès, était en retard. Il roulait à vive allure pour arriver à l'heure et livrer sa cargaison de sous-vêtements de la marque *Sérénade* qu'attendait le commerçant pour garnir ses éventaires. Strings, guêpières, porte-jarretelles, petites culottes, étaient soigneusement rangés en rangs serrés sur leurs portants à l'arrière du camion, attendant d'être déballés pour attirer les regards et susciter la convoitise des clients.

Mais, sur un rond-point à la sortie d'Anduze, le camion freina brusquement et fit une embardée pour éviter un hérisson qui trottaient, ses petites bien tendues, les babines bien fermées, redoublant d'effort pour traverser la route le plus rapidement possible. Le camion fit une brusque sortie de route, et vint s'échouer dans un pré en contrebas. Là, y paissaient des moutons, des chèvres et deux ânes, broutant tranquillement l'herbe tendre, indifférents à l'accident qui venait de se produire. La camionnette couchée sur le bas-côté dont la cabine de conduite était éventrée et la calandre arrachée, piquait du nez dans les eaux du Gardon qui bordaient le pré. Cela augurait mal de la suite... Aucun bruit ne sortait de la cabine du conducteur. Pas âme qui vive. En revanche, la large porte latérale s'était ouverte sous le choc et avait laissé échapper sa précieuse cargaison. Envolées les petites culottes en satin et les guêpières en mousseline ! Tout était dispersé dans le pré, flottait à la surface de la rivière, voletait dans les arbres au

gré du vent.

Au bout de quelques minutes, le chauffeur qu'on aurait cru mort et qui n'était qu'assommé, reprit ses esprits et s'affaira pour s'extraire de la cabine, à travers la vitre brisée de la portière. Alors qu'il faisait tous ses efforts pour s'extirper de l'habitacle, on l'entendait jurer et pester : « Mais quel con ! Trente ans que je sillonne le département les yeux fermés tellement je le pratique ! Et voilà qu'à cause de ce foutu hérisson que j'ai pas voulu écraser, je me retrouve à deux doigts du Gardon, mon camion en carafe, et toute ma marchandise bonne à jeter, par-dessus le marché ! » Lorsqu'il se trouva enfin dehors, quelle ne fut pas sa surprise de voir une folle farandole de dentelles, de gaze et de tulle, accrochés aux herbes tels les fanions d'une kermesse et suspendus aux branches des arbres comme les guirlandes d'un sapin de Noël.

Mais ce qui le mit au comble de l'étonnement, ce fut de voir que ces porte-jarretelles en dentelles noires ou rouges, ces petites culottes en satin moiré, habillaient tantôt une brebis, tantôt une chèvre, qui toute en transe, sautait, bondissait et ruait dans un étrange rodéo, pour se débarrasser du soutien-gorge qui lui bouchait la vue ou de la guêpière qui venait l'affubler -ces pauvres bêtes refusant obstinément semblable accoutrement.

D'autres au contraire, musardaient et se rengorgeaient dans ces dessous de mousseline, de gaze et de tulle, portant fièrement la toilette au milieu de ce bal masqué peuplé de créatures à demi humaines. Le chauffeur, perplexe, se gratta la barbe et dit : « Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?! » Pour finir, les deux ânes se mirent à braire de concert devant semblable sabbat où les chèvres devenues faunes entouraient, dans une furieuse sarabande, le malheureux chauffeur, qu'ils semblaient prendre pour le dieu Pan revenu parmi eux annoncer de nouvelles orgies champêtres. Pour couronner le tout, une colombe, était venue se nicher au creux de son épaule lui roucoulant des mots tendres.

La mesure

« C'était un lieu habité où il n'y avait personne, c'était un lieu désert où il y avait quelqu'un. » Victor Hugo, « La mesure Gorbeau », *Les Misérables*.

En passant par la sente des Pâtis, qui mène de Pontoise à Osny, le promeneur solitaire peut apercevoir une maison plus que délabrée, une véritable mesure, qui borde le chemin routier, plein d'ornières et de nids de poule. Elle a été un jour habitée par quelqu'un, un homme, dit-on. Les quelques rares voisins qui l'ont côtoyé, évoquent un individu sans âge, quoique ayant largement dépassé la cinquantaine, déformé par l'arthrite et l'obésité.

À le voir, cet individu dont personne ne connaissait le nom, avait plus l'air d'un SDF que d'un ouvrier à la retraite. Il était toujours flanqué d'un chien, qui avait l'air aussi mal en point que lui, et qui aboyait furieusement chaque fois qu'une voiture venait à passer ou qu'un promeneur osait s'aventurer dans ce lieu reculé. Ayant beaucoup de mal à se mouvoir, l'homme avait pris l'habitude de se tenir debout, agrippé au portail qui n'était qu'un assemblage de planches vermoulues ouvrant sur un petit carré de cour herbeuse, tout en scrutant la route. Lui, comme son chien, vociférait contre ces passants motorisés ou pédestres qui longeaient sa clôture. – « C'est qui ceux-là ? Hein tu le sais toi ? Pourquoi qu'ils passent par-là ? » Et le chien loqueteux, au regard plein de tendresse pour son maître, se mettait à frétiller de la queue et à quémander une caresse. « Leurs bagnoles, elles écrasent tout sur leur passage, elles abîment ma maison. Les salauds ! » Le chien se couchait à ses pieds, comme pour le rasséréner. « Les autres, ils en veulent à mon bien. C'est toujours pareil ! » Le chien posait son doux regard sur son maître. Il le comprenait.

La cocotte-minute fumait, posée sur une table pliante dehors, hiver comme été. Quand il n'était pas arc-bouté contre son portail à brailler contre les intrus, le vieil homme était le plus souvent assis sur une chaise qui semblait ployer sous son poids, à l'ombre d'un orme majestueux qui l'abritait du soleil et de la pluie. Son chandail plein de trous et de taches était sans âge, comme lui. « Non, j'ai assez donné dans la vie. Je veux plus que les autres viennent m'emmerder chez moi. T'es d'accord avec moi ? » Et le chien soupirait de concert. Ah, ça ! la vie ne lui avait pas fait de cadeau ! Pas de boulots, ou alors mal payés, alors que les autres ? ils se gavaient et vivaient bien au chaud dans leurs baraques. Et lui ? rien. Les autres, toujours à s'entendre pour profiter, pour lui nuire. Jusqu'à sa femme... Et de se mettre à nouveau à beugler lorsqu'une voiture rasait d'un peu trop près sa mesure. Cela ne dérangeait pas le ballet constant des abeilles qui dansaient dans la lumière, à portée de main d'un seringat enserré dans les lianes d'une glycine.

De temps à autre, un facteur, un employé d'EDF cognait à son portail, pour des lettres recommandées, un relevé du compteur électrique ou d'eau... La main qui s'agitait au portail, la tête qui tentait de voir dans la courette de la mesure, étaient systématiquement vues comme des intrusions malveillantes de la part de l'homme et du chien. – « Tirez-vous de là ! C'est une propriété privée ici. Sinon, je lâche le chien ! » Ce dernier se mettait alors à aboyer contre le portail, dressé sur ses pattes arrière. Il n'y avait pas d'exception à la règle. Les services sociaux de la ville envoyaient parfois une assistante sociale qui trouvait invariablement porte close derrière laquelle fusaient les injures et les vociférations. Ah, la garce ! Elle voulait l'envoyer en EHPAD ! Comment qu'elle disait déjà ? « Mais Monsieur G., vous ne pouvez pas rester dans ce logement insalubre. Votre santé va se dégrader, il peut vous arriver quelque chose... » Du baratin, tout ça ! C'était la maison qu'ils voulaient récupérer. Et la ville voulait se débarrasser de lui en l'envoyant dans c'te prison pour vieux... Jamais ils ne l'auraient ! Et pendant qu'il rouspétait, les rayons du soleil venait illuminer les tuiles cassées du toit de la bicoque, rafistolé avec des bâches en plastique.

Il avait tous ses souvenirs ici... Jocelyne, la môme, elles avaient vécu dans c'te baraque. Comment qu'il pourrait en partir ? C'est sûr qu'il n'y avait pas eu que des moments heureux dans c'te baraque. La môme d'abord... le jour où les

flics étaient venus sonner pour dire que le SAMU l'avait ramassée sur la chaussée. Elle avait été renversée par une voiture... Et le salaud qui avait fait ça, on l'avait jamais retrouvé ! En attendant, la même, elle était dans le coma, et elle ne s'était jamais réveillée... 13 ans qu'elle avait ! Des jours et des nuits, qu'ils l'avaient veillée à l'hôpital, avec Jocelyne. La même, on la reconnaissait plus sous ses tuyaux et tout le bazar médical autour. Et son père à lui, qu'en avait profité pour réapparaître, soi-disant pour connaître sa petite-fille. Oh, il avait bien choisi son moment, çui-là ! Penses-tu ! Il s'était pointé sans doute pour leur demander du fric. Il avait le chic pour refaire surface quand il était à court d'argent. Il avait vite compris qu'il tombait mal. Alors il était reparti comme il était venu. Sans explication.

Et pendant qu'il s'affaissait sur sa chaise, en ressassant ses souvenirs à l'ombre de son orme centenaire, un gros chat borgne se prélassait sur le mur plâtreux à demi écroulé de son petit jardin recouvert de bignonnes et de rosiers sauvages. Il faisait bon ménage avec le chien, assoupi aux pieds de son maître. Ni l'un ni l'autre ne semblaient prêter attention aux moineaux et aux mésanges piaillant dans le chèvrefeuille qui envahissait le pignon jusqu'au faite de la toiture.

Et puis ensuite, ç'avait été le tour de Jocelyne. Depuis que la même n'était plus là, elle pouvait plus rester dans c'te taudis, qu'elle disait. Oui, c'est le mot qu'elle avait employé pour leur pavillon. « Merde alors ! J'y avais fait quelques travaux, rien que pour elle ! Des sanitaires tout neufs, récupérés aux Puces de Saint-Ouen, pour remplacer le seau d'aisance. Si c'est pas du luxe ça ! Ben faut croire que non. Ça pas été suffisant pour Madame ! » Pendant qu'il tournait et retournait ses drames dans sa tête, le soleil du matin vint embraser les cristaux de givre qui constellaient les carreaux en partie cassés de la cuisine. Alors un beau matin, elle avait pris ses clics et ses clacs, et elle s'était barrée, en le traitant de vieux clodo alcoolo, et avec leurs économies en plus ! « Elle nous a laissés tous seuls, pas vrai ? » Et le chien leva les yeux sur lui en clignant des paupières, dans un geste d'approbation. Et le gros homme âgé tourna et retourna sa cuillère à café dans sa tasse ébréchée. – « Ici au moins, c'est chez moi », se dit-il, songeur.

Or un soir, entre chien et loup, on a pu apercevoir une ambulance stationnée devant la mesure, tous gyrophares allumés. Qu'est devenu son occupant ? Et son chien ? La mesure est toujours là, frêle demeure bientôt vouée à la destruction ou à la ruine. En revanche, le chat, les abeilles, les mésanges et les moineaux, continuent d'occuper le courtil que vient ombrager l'orme géant.

Les eaux du lac

« Et même dans le sel qui donne au pain
saveur,
Quand la neige à la terre attache un masque
blême
Je ne vois sur son corps qu'un linceul de
blancheur. »
Many-Leib, « La Mort », *Anthologie de la
poésie yiddish, NRF.*

Tous les jours ou presque, de juillet et août, Jacob et Hannah Zegman traversent le lac Walden Pond, dans le Massachusetts. Ils partent du rivage où se trouve leur maison de vacances, abordent l'autre rive et font la traversée inverse. Ce chalet en bois, situé au bord du lac et en lisière de la forêt, ils le louent chaque été pour fuir la chaleur étouffante de leur appartement new-yorkais de Brooklyn. Ils ont la soixantaine alerte, et faire l'aller et retour à la nage n'effraie nullement Hannah, tandis que Jacob l'accompagne en barque en écoutant sur un petit transistor les *Kindertotenlieder*¹ de Friedrich Rückert, mis en musique par Gustav Mahler, et chantés par Kathleen Ferrier. Il apprécie particulièrement le n°1, *Nun will die Sonn' so hell aufgehn*². La vision de ce couple ne laisserait pas d'étonner les passants, – elle nageant la brasse, lui en barque sur cette eau noire et profonde, dans laquelle se reflètent de grands arbres, écoutant la voix de contralto de Ferrier –, s'ils en croisaient quelquefois. Mais ils sont toujours seuls, et c'est ce qui leur plaît. Ils sont seuls au monde dans cette nature splendide.

En ce milieu d'après-midi, au milieu du lac, retentit la voix profonde et basse de Kathleen Ferrier : « *À présent, le soleil va se lever, aussi brillant / Que si nul malheur n'était arrivé cette nuit. / Le malheur n'est arrivé qu'à moi seul.* »³, et prend de l'ampleur sous la voûte des grands arbres sombres. Et tandis